



CENTRO EUROPEO DI STUDI TRACI

Anno / Anul XX. N. 197

Marzo / Martie 1991

Noi Tracii

Mensile. Spedizione abb. postale Gruppo III 70% - 00187 Roma, Foro Traiano 1/A, Tel. 06/679.77.85

THRACES ET PELASGES DANS LA MEDITERRANEE

Alexandre Fol

Au I 2, 1, Thucydide affirme que la terre qui porte aujourd'hui le nom d'Hellade n'était pas peuplée en permanence dans les temps anciens et il y avait plusieurs migrations. Le scholaste ajoute à ce passage qu'à cette époque les noms étaient attribués selon le lieu et la tribu. Après avoir expliqué au I 2, 2 les causes - il y reviendra conformément à sa méthode d'analyse circulaire bien connue - il fait un supplément réussi au I 2, 3: les terres en Hellade, soit la Thessalie, la Béotie et la majeure partie du Péloponnèse, l'Arcadie exceptée, changeaient d'habitants. Ces changements - peut-on lire au I 2, 4 - tenaient à l'accroissement de la puissance militaire de certains (groupes humains) qui sont entrés en conflit, ont péri et, en conséquence, devenaient aisément (plus que jamais) victime des agissements d'autres tribus (étrangères).

C'est pourquoi, l'Hellade a été faible avant la guerre de Troie et n'a entrepris aucune action commune. Si l'on en croit l'auteur, le pays ne portait pas ce nom et avant Hellen, fils de Deucalion, ce sont les tribus qui donnaient leurs noms aux différentes régions, dont les Pélasges surtout. Après qu'Hellen et ses fils se soient stabilisés en Phthiotide et d'autres leur aient demandé du secours, le nom d'Hellènes a été peu à peu accepté par les différentes tribus en raison de leurs liens avec la progéniture d'Hellen. Thucydide trouve les meilleurs fondements de sa thèse chez Homère qui quoique ayant vécu après la guerre de Troie, ne mentionne pas, lui non plus, tous (les Hellènes) par leur nom générique - excepté les compagnons de lutte d'Achille de Phthiotide qui ont été d'ailleurs les premiers Hellènes - mais les appelle Danaéens, Argiens et Achéens. Du fait que (la notion) opposée, celle d'Hellènes, n'existait pas encore, Homère, nous fait savoir Thucydide,

n'emploie pas le mot «barbares». Cette désunion des Hellènes a duré, en tout cas, jusqu'à la guerre de Troie qui a joué un certain rôle pour leur cohésion en contribuant à l'établissement de relations plus intenses par la mer.

C'est le texte résumé du I 3, 1-5. Se fondant sur Hécatee, le scholiaste explique qu'Hellen est petit-fils de Deucalion et fils de Pronos et introduit, de cette façon, la version, dite épirote, de l'origine des anciens Grecs (Pronos en Céphallénie). Le plus important c'est que les trois fils d'Hellen - Doros, Xouthos et Eolos (d'après Hésiode), étaient des cochers.

Le I 4 reprend le thème de l'importance des contacts par mer pour l'union des Hellènes suivant l'exemple de Minos dont la force tenait à sa thalassocratie: il a expulsé les Cariens des îles, s'est emparé des Cyclades et a installé d'autres peuples dans la plupart d'elles. Ce n'est pas par hasard que le scholaste ajoute que la mer était jadis appelée Carienne et procède à une périodisation particulière, mais fort suggestive, des époques d'impuissance (militaro-politique): la première s'étend jusqu'au temps de Minos, la deuxième - à partir de ce temps jusqu'à la guerre de Troie, et la troisième - depuis cette guerre jusqu'à la guerre du Péloponnèse.

Certes, la guerre de Troie a contribué, dans une large mesure, à la cohésion des Hellènes, mais - poursuit Thucydide au I 5, 1-3 - une union stable n'a pas été réalisée même après la guerre. Bien au contraire, les Hellènes ainsi que les barbares habitant les côtes de la mer et les îles dans des cités non fortifiées souffraient souvent de pillages de pirates. Aussi portaient-ils des armes pour se défendre et pour participer, eux-mêmes, aux pirateries. Cette coutume ancienne d'être toujours armé s'est maintenue jusqu'au temps de Thucydide sur la côte nord du golfe de Corinthe, en Locride ozolienne, en Etolie et à l'ouest de l'Etolie - en Acarnanie en mer Ionienne.

En effet, le I 6, 1 met en évidence que pour toute l'Hellade était typique ce mode de vie, c.-à-d. tous ses habitants portaient des armes à l'instar des barbares à cause de l'instabilité militaire. A ce propos, le scholiaste explique que la machaira et le maulis (le couteau court) présentent une grande ressemblance. Au I 6, 3, Thucydide affirme que les Athéniens ont été les premiers à rejeter cette coutume et à préférer d'autres vêtements; du fait de leur mode de vie aristocratique, leurs chefs portaient des chitons de lin et maintenaient la touffe de cheveux relevée sur la tête par des épingles d'or. Au I 6, 4-6, il prétend que les Lacédémoniens ont simplifié les vêtements; ils apparaissaient aux yeux athlétiques complètement nus, même sans le bandage sur le sexe, connu déjà aux Egyptiens. Thucydide aboutit à la conclusion que les anciens Hellènes se conformaient à d'autres modes, proches de celles des barbares de son époque.

Le fait de porter un armement et «la mode barbare», en général, ont été indispensables à cette époque où les cités n'étaient pas fortifiées et capables de faire face aux corsaires qui habitaient des cités protégées sur le littoral. La stabilité a été obtenue plus tard, lorsque les cités ont été ceintes de murailles, sont devenues plus riches et même les cols des isthmes ont été pourvus d'ouvrages défensifs. Cela est mentionné au I 7 et au I 8, 1, Thucydide affirme que les Cariens et les Phéniciens habitaient surtout dans les îles et ce sont eux qui commettaient des pirateries. Il cite à l'appui les résultats de la purification des nécropoles de Délos effectuée par les Athéniens (en 426 av.J.C.).

«Plus de la moitié» des ensevelis ont été des Cariens, si l'on en juge par leur

coutume de déposer des armes dans les tombes. L'explication du scholiaste commence par la constatation que «plus de la moitié» n'implique pas une comparaison avec les Hellènes, mais avec les Phéniciens de l'île, car les Hellènes pratiquaient l'incinération des défunts. Selon le scholiaste, les Cariens ont été les premiers à découvrir la convexité au milieu du bouclier et la crête du casque; ils plaçaient dans les tombes un bouclier et un casque tout petits qui ont permis de les reconnaître (dans les nécropoles de Délos). La différence des Phéniciens est facile à établir, car tous orientaient les tombes à l'est, tandis qu'ils - à l'ouest.

Le I 8, 2-4 revient au thème de la piraterie et du rôle de Minos, le premier à imposer sa thalassocratie.

Malgré l'essor de plusieurs cités et leur fortification, la désunion a délié les mains des pirates et même la guerre de Troie n'a pas pu mettre fin à la piraterie et à l'insécurité. Le I 9, 1 représente un bref récit des personnages et des événements autour de la guerre de Troie. Thucydide se réfère à la légende, inconnue à Homère, d'après laquelle Agamemnon a rassemblé ses troupes, car Tyndare a suivi le conseil d'Ulysse d'obliger les prétendants d'Hélène à faire le serment de protéger l'homme de son cœur. Le I 9, 2 contient des informations sur Eurysthée et Mycènes, dont la plus importante nous fait savoir que Pélops est venu d'Asie et a été le premier à devenir fort et à donner son nom au pays.

Au I 10, 1-5, il retrace la situation en Hellade à la veille de la guerre de Troie et essaie de dénombrer l'armée d'Agamemnon; il arrive à la conclusion que l'expédition n'a pas été aussi importante comme la représentent les poètes.

Le I 11, 1-3 met en évidence que le dépeuplement de l'Hellade à cette époque était dû à la carence pécuniaire (à la pauvreté). C'est pour cette raison que les participants à la guerre ont combattu aussi longtemps et se sont vus contraints de s'adonner en même temps à l'agriculture dans la Chersonèse et à la piraterie. A ce sujet, le scholiaste fait une remarque importante qu'Acamas était à la tête de ceux qui pratiquaient l'agriculture en Chersonèse, tandis qu'Àchille - des pirates.

Même après la guerre de Troie, l'Hellade n'a pas connu la paix et les déplacements de populations n'ont pas cessé. Au I 12, 1-4, Thucydide esquisse les principaux événements après la guerre, soit le mouvement des Béotiens d'Arné en Thessalie vers la Béotie soixante ans après la prise de Troie et l'invasion des Doriens et des Héraclides dans le Péloponnèse située quatre-vingts ans après la fin de la guerre. Le scholiaste ajoute que beaucoup d'autres se sont déplacés aussi, à savoir Teucros, chassé par son père à cause d'Ajax, fils de Télamon, s'est rendu à Chypre, Philoctète a fondé la ville de Malaccos, Diomède, exilé par «le barbu» (Dionysos), a atteint la Liburnie (les îles Illyriennes), Ménésthée de la famille de Thésée s'est trouvé en Ibérie etc.

Très intéressant est le récit du scholiaste de l'irruption des Héraclides dans le Péloponnèse. Ils ont demandé à Apollon comment organiser leur assaut qui leur a conseillé de franchir les défilés. Les Héraclides ont cru qu'il s'agissait de l'isthme (de Corinthe) et ont essayé de le traverser. Ils n'y sont pas parvenus et ont fait une libation en promettant de céder tous les ans des terres aux Péloponnésiens (pour les laisser passer). Ayant échoué une fois de plus, ils se sont de nouveau adressés au dieu et ont reçu la même réponse. Leur insuccès suivant a amené le dieu à leur dire qu'ils ne comprenaient pas sa prophétie: par défilés il entendait le golfe de Crissa (en Phocide, au pied du Parnasse). Ce n'est qu'alors, vingt ans après leur premier

assaut, que les Héraclides ont envahi le Péloponnèse.

Le II 14, 1-2 nous ramène à l'époque archaïque à propos de l'ordre donné par Périclès de transporter tout de la campagne derrière les murailles des cités. Thucydide explique que cet ordre a affligé les Athéniens qui s'étaient habitués à vivre dans campagne (dans leurs champs). Cette habitude - peut-on lire au II 15, 1 - avait des racines plus profondes chez les Athéniens que chez les autres Hellènes. Jusqu'au temps de Thésée eux, les Athéniens, habitaient séparés «en cités» et avaient leurs propres prytanées et archontes. Ils ne craignaient pas les uns les autres, entraient souvent en conflit et les Eleusiniens, guidés par Eumolpos, se sont même opposés à Erechthée. Le scholiaste ajoute que le prytanée est un grand édifice où discute aux frais de l'Etat des affaires les plus importantes. Or, d'autres considèrent le prytanée comme un lieu où le feu brûle sans s'éteindre.

Vient ensuite la réforme de Thésée. Le II 15, 2 nous fait savoir que la réalisation du synoecisme a en effet obligé tous à avoir leurs propres bouleuterion, prytanée et archontes. Thésée n'a accompli qu'un acte politique et le scholiaste ajoute que le synoecisme ne signifie point que tous doivent vivre en un seul endroit, mais qu'ils aient une seule ville-mère (métropole).

Le II 15, 3-5 est une description topographique d'Athènes avant et après Thésée qui fait ressortir qu'avant la réalisation du synoecisme la cité d'étendait sur l'acropole et quelque peu sur ses versants sud. Car, affirme Thucydide, c'est sur le côté sud de l'acropole qu'étaient situés les temples les plus anciens (en particulier, celui de Dionysos).

Le II 16, 1-2 est un passage significatif du mode de vie conservateur en dehors de la cité, tandis que le II 17, 1-5 nous fait connaître où et comment se sont fixés les Athéniens après avoir tout ramené de la campagne. Ils se sont installés même dans le Pelargicon situé sur le côté ouest de l'acropole - une fortification destinée à empêcher l'accès au sommet dominée plus tard par les propylées. Les Athéniens s'y sont établis malgré l'exorcisation que «le Pelargicon ne devait pas être occupé». D'après le scholiaste, les Pélasges voulaient nuire, par cette perfide, aux Athéniens en faisant peser sur cet endroit la malédiction de ne pas être habité.



Le chapitre deux du premier livre est un récit exact de l'époque d'anonymat ethnique dans un pays qui n'a pas encore de nom. La mémoire historique des Hellènes a conservé les noms de la Thessalie et de la Béotie qui portent aujourd'hui ces noms - affirme Thucydide - du fait d'être les régions les plus fertiles. Dans ces régions et dans la majeure partie du Péloponnèse, les tribus se déplaçaient sans cesse et entraient en conflit dès qu'elles accumulaient quelques richesses par l'agriculture. Seule l'Arcadie n'a pas changé d'habitants et cette information est d'une importance toute particulière vu qu'à l'époque de l'histoire écrite, les Grecs considéraient le dialecte cypro-arcadien comme le plus ancien.

A la même époque dans l'Hellade tardive sont apparus d'autres étrangers qui ont redoublé le désordre. Thucydide ne précise pas ces tribus. Or, il n'aurait pu le faire car elles étaient anonymes et sont demeurées anonymes dans la tradition

orale. Toutefois, ce n'auraient été que des tribus du monde thrace (pélasgique).

La conclusion est d'ailleurs suggérée dans le chapitre trois. Sa partie finale fait dater les événements mettant en évidence que malgré son rôle d'union, la guerre de Troie n'a pas mis fin aux déplacements dans le pays. Homère, lui non plus, ne voyait pas en Hellade une terre unie longtemps après la guerre. Or, il n'en aurait pu être autrement, vu que le nom des Hellènes a été créé par la dynastie de Deucalion au cours de longs combats et expéditions militaires dont le point de départ était la Phthiotide¹.

L'existence d'une puissante dynastie aristocratique en Thessalie est attestée aussi bien par Thucydide que par le supplément tout à fait réussi du scholiaste que les fils d'Hellen étaient des «cochers».

Longtemps après la guerre de Troie, le monde n'a pas été divisé en Hellènes et en barbares, suppose Thucydide, car Homère, lui non plus, ne mentionne pas ces deux notions. Il est vrai que les commentateurs réfutent cette affirmation au I 3, 3 car déjà Strabon a remarqué (XIV 2) qu'au II^e chant de l'Illiade (au 867 vers) les Cariens sont dénommés *Karôn Barbarophônôn*. Mais Thucydide n'est pas un commentateur, mais un historien. Dans son récit, il présente l'état de choses en général, la réalité ethnique indéterminée, la désunion sociale, politique et linguistique des Hellènes avant et après la guerre, et ce, dans l'optique du V^e s. av.J.-C.

L'unique appellation à reporter à l'époque d'avant la guerre de Troie et aux décennies qui l'ont suivie est celle des Pélasges qui ont donné «leurs prénoms» à plusieurs contrées. Les Pélasges demeurent l'énigmatique population pré grecque de l'Hellade ou, comme le dit Hérodote (II 56; 1), «...l'actuelle Hellade, dénommée jadis Pélasgie». Dans l'«Illiade», ils sont des habitants de la Grèce (II 6 et 81) et de l'Asie Mineure (II 840 et X 429), dans l'«Odyssée» - de la Crète (XIX 77) et dans l'«Orestie» d'Euripide - des Grecs, en général (857^e vers).

Mais cette idée est vieille, Thucydide la reporte à l'époque avant la guerre de Troie et à la première période qui l'a suivie où a démarré le processus de consolidation ethnique relative ayant acquis une caractéristique ethnonymique par le mouvement de la dynastie thessalienne. Thucydide, en particulier Hérodote, se font une idée plus nette de la situation de l'élément pélasgique qui commence à former différentes enclaves dans le monde grec. Ainsi donc, on pourrait dresser une carte qui serait valable pour les siècles entre la fin du Bronze et le VI^e s. av.J.-C. et contribuerait à remédier à certains imprécisions.

Les habitants de l'Attique ou les Athéniens, affirme Hérodote, sont des Pélasges (VII 44, 2). Ils se sont appelés Cranaoi, sous Cécrops - Cécropides, sous Erechthée - Athéniens, et lorsque Ion, fils de Xouthos, est devenu chef athénien, ils ont reçu le nom d'Ioniens ou d'Hellènes. Au I 56; 2, Hérodote affirme qu'à l'époque archaïque les Athéniens étaient des Pélasges et fait un supplément de première importance - tandis que les Doriens se déplaçaient sans cesse, les Athéniens n'ont jamais quitté l'Attique, soit ils sont une population pélasgique autochtone. Cela ne devrait pas paraître étrange, car chez Hérodote l'invasion dorienne est fort locale en comparaison de l'historiographie moderne.

Le I 56; 3 nous fait savoir que sous Deucalion les Doriens habitaient la Phthiotide, sous Doros, file d'Hellen, aux environ du mont Ossa et de l'Olympe, dans la région dite Histiaéotide, d'où ils ont été expulsés par les Cadméens et se sont rendus à Pydna, appelée Makednon. Ensuite, ils sont allés en Dryopide et de

là - dans le Péloponnèse où ils ont reçu pour toujours le nom de Doriens.

Ainsi donc, l'Attique est une contrée pélasgique. Le I 57, 1-3 fournit d'autres renseignements. Placos est une cité pélasgique en Propontide, à l'est de Cyzique, comme l'est aussi Scylake - en Mésie micrasianique *Plakie, Skilake*. Or, il est des Pélasges dans l'île de Lemnos aussi. Au VI 137-140, Hérodote nous informe qu'ils ont été chassés de l'Attique à Lemnos, qu'ils ont pénétré à Brauron lors de la célébration de la fête d'Artémis par les Athéniens, ont enlevé et tué certains de leurs femmes et enfants. Puis, Miltiade, fils de Cimon, après avoir hérité la Chersonèse de son oncle Miltiade, fils de Cypsélos, s'est emparé de Lemnos et y a établi des clérouques athéniennes (cf. aussi le IV 145 et le V 26). C'est justement au V 26 qu'Hérodote mentionne que des Pélasges habitaient non seulement Lemnos, mais aussi Imbros, tandis qu'au VII 95, 1, il appelle «ethnos pélasgique» les insulaires, dénommés plus tard Ioniens. Le monde ionien est pélasgique. A ceux qui sont venus d'Achaïe en Ionie micrasianique Hérodote attribue le nom de Pélasges (VII 94). Ceux qui y sont allés d'Arcadie sont aussi des Pélasges (I 146, 1). D'après les Grecs, affirme Hérodote au VII 1, les Eoliens portaient à l'époque archaïque le nom de Pélasges, et la ville d'Antandros en Troade était tout à fait pélasgique (VII 42, 1).

Donc, des enclaves pélasgiques, disparues vers et pendant le VI^e s.av.J.C., existaient dans le Péloponnèse - en Achaïe et en Arcadie, dans les îles, surtout dans les îles Ioniennes et à proximité de la côte thrace, en Ionie micrasianique, en Eolide (Troade), en Mésie micrasianique et en Propontide. Il s'ensuit le plus important. Le renseignement se rapporte au V^e s.av.J.-C., du vivant d'Hérodote et de Thucydide.

Au I 57; 1-3, Hérodote mentionne qu'il n'est pas au clair quelle est la langue parlée par les Pélasges, mais qu'il la considère comme barbare. Il en juge par «les Pélasges qui continuent à vivre au-dessus des Tyrsènes habitant la ville de Crestone» (jadis ils habitaient dans le voisinage du peuple appelé aujourd'hui Doriens et la région de Thessaliotide), il en juge aussi par le parler des Pélasges habitant Plakia et Scylake dans l'Hellespont qui «vivaient ensemble avec les Athéniens».

Comme tout l'ethnos a été pélasgique, a lui aussi changé de langue après son association aux Hellènes. «Le fait que ni les habitants de Crestone, ni ceux de Plakia ne parlent la même langue que les peuples dans leur voisinage, mais qu'ils communiquent entre eux dans la même langue, témoigne qu'ils ont sauvegardé le caractère de cette langue en se rendant dans cette terre». Au I 58; 1, Hérodote continue à affirmer qu'il est convaincu que l'ethnos hellénique avait une langue commune après sa formation. Mais l'ethnos hellénique a passé - après sa séparation de l'ethnos pélasgique - de royaumes petits et faibles vers la création de nombreux ethnos, car il comprend, dans la plus large mesure, des Pélasges et d'autres ethnos barbares.

Crestone en Chalcidique, Plakia et Scylake dans l'Hellespont sont, en effet, des enclaves pélasgiques - selon Hérodote - au V^e s. av.J.C. Si l'on veut procéder à une autre stratigraphie de la carte élaborée, on pourrait dire que ces trois points de repère sont les plus tardifs dans la période entre la guerre de Troie et la guerre du Péloponnèse. Ainsi la carte de l'ethnos pélasgique aurait trois couches, dont la plus tardive se rapporte à l'époque de l'histoire écrite, la moyenne - à l'époque de formation de l'ethnos hellénique entre la fin du Bronze et les premiers siècles du I^{er}

mill. av.J.-C., et la plus ancienne - à l'époque avant et peu après la guerre de Troie.

Le processus de formation de l'ethnos hellénique sur la base de l'ethnos «barbare» ou pélasgique en Chalcidique est attesté aussi par Thucydide qui affirme catégoriquement que dans les villes chalcidiennes habitent des ethnos composés de barbares bilingues, que l'élément chalcidien (grec) est faible et que le plus important est l'élément pélasgique des Tyrsènes ayant vécu jadis à Lemnos et à Athènes, ainsi que l'élément bisalte, crestonien et édonien (IV 109, 4). Krêstôn dans le golfe Thermaïque est rejeté par Detschew, quoique pouvant être véridique du point de vue linguistique², mais la coïncidence entre le I 57, 1 et le V, 3, 2 d'Hérodote est impressionnante. La phrase «Le reste des Pélasges qui habitent aujourd'hui au-dessus des Tyrsènes de la ville de Crestone» au I 57, 1 correspond entièrement à la phrase «eux (les Thraces) ont des coutumes communes à l'exception des Gètes, des Thrauses et de ceux qui habitent au-dessus des Crestone» au V 3, 2.

Cela veut dire que les Thraces anonymes qui n'ont des coutumes communes qu'avec les Gètes et les Thrauses sont des Pélasges. Donc, on pourrait parler d'une communauté ethno-culturelle thraco-pélasgique. Je reviendrai à cette conclusion d'importance capitale.

Au chapitre quatre apparaît une notion ethnique nouvelle - les Cariens. Il est évident qu'ils avaient de l'emprise sur les Cyclades d'où ils ont été expulsés par Minos. On pourrait y consentir, car la carte dressée de l'ethnos pélasgique met en évidence que les Pélasges - si l'on a en vue des insulaires - habitaient sur ou presque sur la côte thrace avec les Détroits, dans le Dodécanèse et les Syphades plutôt. Lorsqu'ils habitaient les îles, les Cariens s'appelaient Lellégiens, affirme Hérodote au I 171, 2, mais Thucydide ne connaît pas ce nom, à mon avis, parce qu'il met l'accent, au I 8, 1, sur une période plus tardive de la thalassocratie carienne. En effet, comme l'explique Hérodote au I 171, 5, les Doriens et les Ioniens ont chassé de nouveau les Cariens des îles, ce qui veut dire au VIII^e s.av.J.C. du moins, une date qui correspond à la périodisation bien connue des thalassocraties des différents peuples dans le fragment 11 du septième livre de Diodore. Là, les Cariens occupent la dernière, la dixième, place après la guerre de Troie.

En l'occurrence, il importe de mentionner le renseignement d'Hérodote au I 171, 5 qui nous fait connaître les deux versions de l'origine des Cariens - crétoise et continentale, les Cariens, eux-mêmes s'étant considérés comme une population autochtone (continentale). Au I, 171, 6, Hérodote expose la généalogie mythographique selon laquelle les éponymes Lydus et Mysus sont des frères de Carus, or, ces ethnos parlent une même langue. On devrait rejeter la version crétoise parce qu'elle apparaît comme une contamination entre la légende de Minos et du rôle de la Crète dans les affaires maritimes et la tradition de la thalassocratie des Cariens.

Le texte de Thucydide sur la purification de Délos au I 8, 1 mérite d'être complété par celui d'Hérodote au I 171, 4. Il y est dit que les Hellènes doivent aux Cariens trois découvertes: de munir les casques de crêtes, de graver des insignes sur les boucliers (et la convexité, selon le scholiaste) et de retenir les boucliers par des courroies en peau. C'est d'ailleurs l'armement barbare que Thucydide présentera, au chapitre cinq, comme une coutume ancienne, maintenue par les Hellènes à cause de la piraterie: on doit se remémorer la machaira mentionnée par le scholiaste au I 6, 1. Au temps de Thucydide, on pouvait reconstruire des Hellènes ainsi armés sur la côte nord du golfe de Corinthe, en Etolie et en Acarnanie.

C'est justement là, comme je l'expliquerai plus loin, qu'ont survécu le plus d'éléments ethno-culturels de la communauté thraco-pélasgique où il faudrait inclure les Cariens aussi.

Telle était l'apparence des hommes armés. Mais les chefs, affirme Thucydide au I 6, 3 en parlant des Athéniens, étaient vêtus de chitons de lin et maintenaient la touffe de cheveux par une épingle d'or. Autrement dit, c'étaient des vêtements portés par l'aristocratie thraco-pélasgique, Thucydide y revient au I 6, 6 en expliquant les Hellènes anciens se conformaient à des modes proches de celles des barbares d'aujourd'hui.

Les conclusions tirées permettent d'avancer des idées nouvelles.

(à suivre)

1. Il n'est pas nécessaire de me pencher sur le problème de l'origine des Grecs. Comme je l'ai dit, le scholiaste opte pour la version épirote. Elle est due à Aristote qui affirme qu'Hellen est né en Epire aux environs de Dodone et d'Achélos où l'on devrait situer l'Hellade ancienne. Dans la présente étude, il importe que l'historiographie grecque ne mentionne pas des «immigrants du nord» (voir chez A r i s t . Meteor. I 14).

2. D. D e t s c h e w, *Die thrakische Sprachreste*, Wien, 1957, S. 266-267.



LES GETES ET LES HITTITES EN CONTEXTE «INDO-EUROPEEN»

Gabriel Iliesco

Dans leur récente monographie: *Introduction à l'étude de la langue et de la culture indo-européennes* (Bucarest 1987), Lucia Wald et Dan Slușanschi montrent que «le concept (et le terme) de parenté des langues I.E. a été et continue à être interprété de manières différentes: du point de vue génétique, typologique et statistique».

Ainsi, le chercheur allemand *August Schleicher* s'est représenté le processus sous la forme d'un modèle d'«arbre généalogique», théorie critiquée ultérieurement par *Joh. Schmidt* et *Ernst Pulgram*.

D'autre part, *N.S. Trubetzkoy* soutient que les «langues apparentées» qui peuvent être réunies dans la «famille» I.E. devraient être définies non pas génétiquement, mais structurellement.

La formation des grandes familles de langues du globe remonté à des temps reculés, quand l'écriture n'existait pas, de sorte qu'il n'est possible d'établir qu'une chronologie approximative.

La Gétique de V. Pârvan montre que l'aire d'extension du groupe I.E.-thracique venu avant l'an 2000 av.n.è. sur les traces du groupe anatolien, qui avait déjà traversé le Bosphore en Asie Mineure, comprend une zone du sud des Balkans, Rhodope, Egée; une zone danubienne au centre, la zone gétique et une zone dacique nordique de l'espace carpatique, allant jusqu'en Pannonie et Moravie.

Etant donné que les Thrace-Gètes n'ont pas laissé une langue écrite, les sources antiques de notre connaissance sont limitées, totalisant approximativement 2800 noms propres, dont environ 1500 anthroponymes, à peu près 200 noms de tribus, environ 100 toponymes, à peu près 170 noms d'eaux et de montagnes et environ 200 gloses (chez Discorides et Pseudo-Apuleius).

Sur la base du matériel antique mentionné, Lucia Wald et Dan Slușanschi montrent qu'on a toutefois réussi à déterminer des traits généraux thraco-géto-daces, confirmant partiellement les données obtenues antérieurement par les chercheurs D.Detchev, Vl.Georgiev, Arion Vraciu etc.

Dans ce contexte I.E., qui commence ensuite à se préciser de plus en plus, nous essayons aujourd'hui à discuter la «parenté» de quelques éthnonymes étranges: G(h)eti et (K)heti - Hittites, contemporains peut-être seulement dans la préhistoire, dans «l'espace» IE commun.

Les Gètes, une branche nordique des peuples thraces, font tard, mais brillamment, leur entrée dans l'histoire:

«Les plus vaillants et les plus justes des Thraces», mentionnés par Hérodote (IV,93), le père de l'histoire, à l'occasion de la description de la guerre entre les Perses sous la conduite de Darius I^{er} et les Scythes, sont en réalité les seuls qui s'opposent à Darius, fils d'Hystaspe, lorsque celui-ci, en route vers les terres scythiques, pénètre à l'intérieur du territoire des Gètes.

C'est encore l'historien grec Hérodote qui, vers le milieu du VI-e s.av.n.è., faisait remarquer: «Après les Indiens, c'est le peuple des Thraces qui est le plus nombreux (V,3); s'ils (les Thraces) avaient un seul dirigeant et s'ils s'entendaient entre eux, ils seraient invincibles et beaucoup plus forts que tous les peuples du monde...».

Les premières informations écrites sur l'histoire des peuples thraces sont contenues dans les poèmes homériques, qui attestent leur esprit guerrier et leur richesse, en relation avec leur participation à la guerre de Troie. Le premier poète tragique grec qui utilise le nom des Gètes, dans son «Triptolème», est Sophocle, qui nous fait connaître aussi le nom d'un premier roi gète nord-danubien, Charnabon. Ensuite, l'historien grec d'origine thrace Thucydide, fils d'Oloros, parle des «Gètes d'au-delà de Haemus et des autres peuples qui vivent entre le fleuve Istros (Danube) et le Pont-Euxin».

Strabon explique pourquoi les Gètes sont appelés aussi Daces: «des uns (Romains) sont dénommés Daces et d'autres (Grecs) Gètes. Les Gètes sont ceux qui s'étendent vers le Pont et vers l'Est, les Daces ceux qui habitent le territoire opposé, vers l'Allemagne et les sources de l'Istros».

Constantin Cantacuzino, l'historien chancelier roumain du temps de Constantin Brâncovan, écrit dans son «Histoire de Valachie»: «Cette terre était sous la domination des peuples qu'on appelait Dacki et Ghetzi...».

De nos jours, l'historien hongrois Huszti Andras (1971 - *O es ujj Dacia*, p.

5-6) écrit: «Les Géo-Daces étaient les habitants les plus anciens de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie; ils étaient vaillants et inégalables dans les combats». Il considère le mot «Gète» comme symbolique (points de flèche, lance etc.) le nom Gètes signifiant *peuple de guerriers, archers et lanciers* (apud Mircea Mușat et Ion Ardeleanu: *De l'Etat Géo-Dace à l'Etat Roumain unitaire*, Ed. Științifică și Enciclopedică, Bucarest, 1983).

Sur la sémantique du nom Daces il a été élaborée par Mircea Eliade une étude analytique: *De Zalmoxis à Gengis khan*, qui explique aussi la symbolique des drapeaux daces.

Quant à la sémantique des mots Gète, Getzi, nous avons déjà mentionné l'hypothèse de Huszti Andras. Nous pensons que nous pourrions élargir le cadre sémantique, en y adjoignant *l'esquisse d'une étymologie des mots Gète, Getzi sur la base des données linguistiques nouvelles discutées au Symposium de Thracologie de Boston (U.S.A.) en 1984*. Nous citons en ce sens les communications «On the character of the Thracian language, onomastic problems» par G. Mikhailov et «Interrelations between Thraco-Dacian and other related languages in the South-East of Europe» par A. Vraciu.

De quoi s'agit-il?

En parlant des caractéristiques linguistiques thraciennes qu'il considère un problème fondamental, le prof. G. Mikhailov cite le prof. D. Detschev qui, dès 1957; avait lancé la théorie selon laquelle le langage thracique est marqué par deux phénomènes de base:

1. l'existence de la mutation consonantique («Lautverschiebung»):

(indo-europ.: +b, +d, +g - Thrac. p, t, k;)

(I.E.: +p, +t, +k - Thrac. ph, th, kh;)

(I.E.: +bh, +dh, +gh - Thrac. b,d,g;)

I.E.: k', g', gh' - par, ts, dz - s', z'; apud D. Slușanschi, p.109.

II. (I.E.: O - Thrac. A;)

Ces affirmations ont été soutenues indépendamment par les recherches linguistiques de A. Vraciu, qui a fait l'analyse de l'ancien système phonétique indo-européen, ainsi que des systèmes phonétiques thraco-dacique, albanais, «pélasgique», balto-slave, germanique, indo-iranien et hittite.

D'autre part, l'orientaliste roumain Dr. Constantin Daniel, dans *Sur les traces des civilisations anciennes*, Bucarest, 1987, en parlant des «Fils de Het-Hittites», montre qu'en XIII-e s.av.n.è. l'Égypte du pharaon Ramsès II a mené la fameuse guerre de Kadech sur le fleuve Oronte contre Muwatallis, roi du pays Khata, roi des Hittites. V. Zamarovsky considère que, par exemple, l'«empire HT» doit être appelé «Hatti» ou «Khatti», comme le dénommaient les Assyriens et les Babyloniens. Chez Homère nous trouvons le nom «Ketaioi».

Dans deux études récentes: *Les Hittites et leur civilisation* (Magazin istoric No. 9, 1988, Bucarest) et *L'espace carpto-histro-pontiques, berceau originare des Hittites* (Noi, Tracii, No. 132, 1985, Milan-Italie), nous avons également analysé

l'hypothèse selon laquelle les Hittites auraient émigré de l'espace indo-européen thraco-gétique au XX-e s.av.n.è., c'est-à-dire au début de l'âge du bronze, et se seraient établis en Anatolie, où ils ont fondé un royaume guerrier remarquable.

A cette date nous n'avions fait aucune association entre le nom des Hittites et celui des Gètes, car les deux civilisations *n'étaient contemporaines qu'au niveau proto-thracique*, l'une se développant entre le XVIII-e et le VIII-e siècles av.n.è., quand le dernier état hittite successoral s'effondre (711 av.n.è., Marach, après l'écroulement de Karakemich), et l'autre entre les VIII-VII-es siècles av.n.è. (début du zalmoxisme probable) et le II-e s. de n.è., quand les Gêto-Daces de Décébal sont vaincus et la Dacie est transformée en province romaine.

Lorsque nous avons pris connaissance dans l'étude de Constantin Daniel *Sur la trace des civilisations anciennes* (Bucarest, 1987, p. 142) du nom du pays des Hittites, du pays.«Kheta» des textes hiéroglyphiques égyptiens, nous nous sommes demandés si cette forme indo-européenne ne serait, à son tour, dérivée d'une autre encore plus ancienne, datant des débuts des Hittites en Anatolie: Gheta - Kheta conf. (I.E.: G - hit. K). Ultérieurement a lieu aussi l'aphérèse de k, dans le monde «microasiatique» hittite.

Sur les tablettes céramiques hittites on trouve en écriture cunéiforme ou hiéroglyphique de nombreuses variantes du nom des pays des Hittites: Hatii, Hetii, Hitii.

Hateii, Heteii ou Hitii - Hittites doivent avoir la même signification dans l'évolution des dialectes indo-européens hittites. Ce qui rend la recherche difficile c'est que dans l'«empire» hittite on parlait plusieurs langues ou dialectes des peuples cohabitants asservis, dont les uns également d'origine indo-européenne lointaine (XXV-e - XX-e siècles av.n.è.): luvites, mitaniens, quelques élamites (le pays Hatam, le peuple des montagnes Zagros: Gutii - Kutii).

Dans *La lingua e l'origine degli Etruschi* par V.I.Georgiev, Ed. Nagard, 1979, le prof. M. Pallotino et M. Cristofani reprochent à l'auteur exactement la «confusion» de la langue hittite avec la langue gétique (dans la langue bulgare, hetski avec ghetski); (Voir aussi V.I.Georgiev au Symp. de Thracologie, Rome, 1977).

Il est naturel de supposer une racine indo-européenne plus ancienne des noms des Hetei-Hittites, à partir du moment de leur émigration de l'espace protogéto-thrace, comme par exemple dans la forme Ghetii - Khetii.

Ceci expliquerait aisément l'évolution de ces formes supposées indo-européennes-thraciques conformément à la théorie linguistique du prof. D. Destchev (cité par G. Mikhailov) concernant le phénomène de transformation linguistique dénommé mutation consonantique («Lautverschiebung»).

Prenons comme exemple une forme probablement primitive:

I.E.: *Ghetzii -

(Hyperboréens) -

Khetzii

migrées en Anatolie
I.E.: + G - Hit. K

migrées dans l'espace thraco-vest pontique européen
I.E.: + gh - Thrac. g

migrées dans l'espace nord-pontique européen
I.E.: (afix) + s et e - i

Khettii (pays Kheta)
dans les textes hiéroglyphiques
egyptiens

Getii (Gètes)
«terra Getarum»

Skytai (grec)

apheresek

Hetii (Heteii)

Getzii (Gètes)

Scythe (Romain)

e - i

Hitii (Hittites)

Ces transformations nous conduisent, comme on le voit, à une hypothétique parenté entre le nom des Hittites et celui des Gètes. La migration des guerriers hitti-

tes ne se serait-elle pas produite de l'aréal protogéto-thrace du monde «supposé» des Gètes? Nous rappelons à ce propos aussi le nom sémantique suggestif en ce sens d'un grand roi gète archiconnu: *Dromi-khete*, «dirigeant du peuple gète» - de la période de Lysimach, qui a gardé la forme archaïque du nom du peuple gète (variante, s.n.).

Ceci est pleinement justifié par l'existence d'un éthno-toponyme renommé comme le pays Kheta, en plus des hydrotoponymes et des fameux théonymes de Maris, Marach, Mara (santa), que nous trouvons tant chez les Gètes, que chez les Hittites d'Anatolie; ou des théonymes communs Sarma, Apulunna et Maris.

La symbolique solaire chez les Hittites est la même que dans la filière troyenne, leur protégée.

Apparaissant pendant la nuit, dans l'Iliade, le dieu à arc d'argent (chant 1) Phoebus - Apollon chez Homère - brille comme la lune. Il est l'éternel jeune archer, le toxophore, l'argyrotoxos à arc d'argent.

Artémis, la soeur jumelle de l'archer Apollon, *sagittaire à l'arc d'or (Iliade XX)* et protectrice des amazones, est la déesse de la lumière d'or solaire chez les Troyens (Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Ed. Segers, Paris, 1973). En langue hittite, lune = arme.

La connaissance de l'antiquité grecque des phases lunaires et vénusiennes et de l'analogie entre le cycle lunaire et le cycle des femmes a déterminé la *féminisation rapide des dieux séléniques et l'androgénisation des dieux solaires* (Ludvik Sovtchek, *A la recherche des civilisations perdues*, trad. Bucarest, 1984).

Dans le monde grec, il faudra attendre l'invasion des Doriens indo-européens au XII-e s.av.n.e., qui viennent avec leur divinité préférée Apollon l'Hiperboréen, divinité des bergers doriens, protecteur des troupeaux de moutons, de taurins et de chevaux, symboles apolliniens zoomorphes qui brilleront successivement et remplaceront *le sélénique androgyne égeo-creteois*, Apollon Delphynios. Dans le monde romain du V-e s.av.n.è., Diane a été assimilée à la déesse grecque Artemis et l'Etrusque Aplun devient le romain Apollo; comme aussi l'Etrusque MARIS devient le romain MARS.

Cicéron chez les Romains, dans Nat.Deor., III, 23, considère le dieu Apollon une divinité multiple même chez les Grecs, dont deux sont: Apollon Delphynios égeo-creteois, dieu préhellenique et Apollon des Ioniens (Smintheus). Les deux autres sont: Apollon l'Hiperboréen de Dêlos et Apollon Karneios dieu peloponésien.

Les Scythes ont les mêmes divinités principales que les Gètes: Aris le dieu de la guerre et le couple solaire: Goitosyros (Apollon le soleil) et Artimbassa (Artemis la Reine).

Dans le monde thraco-gétique nous assisterons également à l'avenement des nouvelles divinités solaires: Apollon (Apulo) l'Hiperboréen, auquel est dédiée une ville, *Apulon-Apulum*, dans le territoire thraco-gétique hyperboréen, et sa soeur jumelle «*Artemida la Reine*» chez Hérodote, à laquelle est dédié le centre religieux même des Gêto-Daces *Sarmizegethusa* (Kogaion chez Strabon), capitale de l'Etat dace du temps de Burébista, Décénée, Comosicus-Coson jusqu'à Corillus-Scorilo, Duras et Décébal.

Dans ses *Essais*, (Bucarest, Ed. Eminescu, 1986), Anton Dumitriu nous a récemment donné une étude inédite sur Apollon l'Hiperboréen.

Conclusions

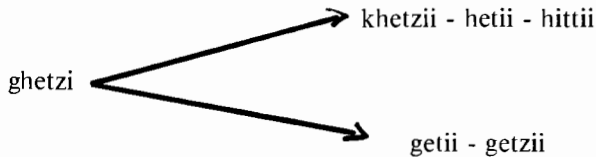
1. Le déchiffrement relativement récent par Hrozny et Bossert de la langue hittite (hittite) sur les approximativement 20.000 tablettes céramiques en écriture cunéiforme ou en hiéroglyphes a permis aux spécialistes linguistes de la considérer une langue indo-européenne similaire aux langues thraco-gétique, illyrique, étrusque etc. (Georgiev, Detschev, Mikhailov, A.Vraciu).

2. La majorité des hittitologues considèrent aujourd'hui que les Hettites (Hittites) ont probablement migré de l'espace carpato-istro-pontique (s.n.) en Asie Mineure après le XX-e s.av.n.è., fondant leur empire entre le XVIII-e et le XI-e s.av.n.è. et les états successoraux néo-hittites: Tabal, Kue, Melid, Marach, Alep, Hama, Karkemich etc. entre le XI-e et le VIII s.av.n.è.

3. Il s'ensuit que les Hettites (Hittites) et les Proto-thraco-gètes ne se rencontrent théoriquement dans la préhistoire qu'au début de l'âge du bronze, entre le XX-e et le XIX-e s.av.n.è.

4. Lorsque la civilisation hattite (hittite) s'effondre définitivement par la chute des états successoraux Karkemich (717 av.n.è) et Marach (711 av.n.è.) sous les coups de Sargon II, la civilisation gétique ne fait que commencer par l'époque du Zalmoxisme mentionnés, entre le VIII et le VII-e s.av.n.è., suggérée par Hérodote (el en écrit au VI-e s.av.n.è. dans son histoire).

5. En étudiant l'étymologie des noms Hettes et celle des Gètes, nous constatons avec surprise qu'une étroite parenté a dû exister entre elles à un niveau préhistorique éloigné:



6. Il en résulte une parenté évidente entre les «fils de Het» et les «fils de Gète» (s.n.) à un niveau préhistorique éloigné, entre la branche confirmée théoriquement située probablement dans l'espace carpato-danubiano (istro)-pontique et la branche protogétique.

7. Les «Fils de Hett» (Pentateuque) accèdent à la civilisation précocement (première civilisation indo-européenne), entre le XVIII-e et le VIII-e s.av.n.è. en Anatolie; les «Fils de Gète» (s.n.) accèdent à la civilisation relativement tard, entre le VIII-e s.av.n.è. et le II-e s. de n.è. en Dacie. Lorsque la civilisation hittite, migrée en Asie Mineure, s'éteint, c'est la civilisation thraco-gétique qui commence dans l'espace carpato-danubiano (istro)-pontique, au VIII-e s.av.n.è.



MEGALIȚI CU REPREZENTĂRI ANTROPOMORFE ÎN CARPAȚI

IOAN BUGILAN

Sunt puține lucrările privind spiritualitatea Geto-Dacilor, credința acestora, în care să se facă referiri și la *Dacia preistorică* a lui Nicolae Densușianu, rămasă și acum, la aproape opt decenii de la prima apariție¹, în același stadiu de negare pentru toți acei «dispuși să vadă valori oriunde, numai la eri acasă nu».

Cu atât mai mare este meritul lui Victorela Neagoe și Manole Neagoe, care în atari condiții s-au ocupat de republicarea *Daciei preistorice* (București, Editura Meridiane, 1986), redând prin aceasta culturii românești una din valorile sale.

Aceeași considerație și pentru Romulus Vulcănescu, dimpreună cu lucrarea sa *Mitologia română* (București, Editura Academiei, 1987), în al cărui cuprins Nicolae Densușianu își recapătă locul în pleiada celor ce s-au dedicat studiului mitologiei românești, de-a lungul timpului.

Se cuvine menționat, și nu în utimul rând, Centrul European de Studii Trace, cu o prestigioasă activitate culturală pe teme de tracologie în străinătate. În cadrul și sub egida organizatorică a acestuia, pe lângă multiplele aspecte legate de problema spațiului tracic, a fost luat în discuție și momentul traco-dac, la a cărui înțelegere și interpretare opera și aportul lui Nicolae Densușianu sunt recunoscute ca atare.

Nu pot fi uitați nici acei ce într-un mod sau altul au ținut trează atenția asupra megalitiilor antropomorfi prin văile și catenele munților noștri.

Este remarcabil imboldul, efortul și pasiunea personală de a se găsi un răspuns afirmativ și nu ambiguu acestei mitologii pietrificate prin care și de care suntem ancorați în universalitate. Ei sunt: Călin N. Turcu, Simion Săveanu, Costel Hristescu, C. Iordache, Traian Naum și mulți alți pasionați susținători ai existenței artei preistorice montane, respectiv a culturii megalitice din Carpați. De asemenea, se cuvine un gând și pentru Em. de Martonne, iar pentru Dimitrie Cantemir și atributul de «precursor al culturii megalitice de la noi», sugerată în *Descrierea Moldovei, 1716*.

*

Din nefericire pentru idealul său, Nicolae Densușianu s-a stins din viață la 25 martie 1911, fără bucuria pe care, cu prisosință, ar fi meritat-o, de a-și fi văzut aduse la lumină acele scene și scenariile de mult apuse, pierdute și

răspândite în vaste spații geografice, atât de nebuloose încă în formarea și așezarea lumii antice. Scene și scenarii pe care, cu munca și migala unui restaurator, ni le-a dat nouă într-o viziune intuitivă întărită în convingere și din care nu s-a mai îndepărtat decât o dată cu ultimul punct pus la terminarea *Daciei preistorice*. Nu a mai ajuns să răspundă nici detractorilor, mai vechi și mai noi, și cărora cu siguranță le-ar fi cerut, așa cum le-a cerut și altora mai înainte, să demonstreze netemeinicia vreuneia din afirmațiile sale pe bază de contraargumente.

Acest lucru nu știu să-l fi făcut cineva până acum. S-ar fi putut întâmpla aceasta între anii 1924-1926, în contextul în care *Dacia preistorică* nu ar fi ajuns să fie etichetată drept «un roman fantastic plin de mitologie și filologie absurdă»², de la început și până la sfârșit.

Rămâne inexplicabil cum într-o mitologie caracterizată ca atât de plină de înscrisuri să nu se fi găsit nici măcar un bob care, îngrijit cu onestitate să nu ne fi putut răsplăti munca cu rodul.

Și aceasta pentru că atât arheologia cât și mitologia sunt părți separate ale cunoașterii, dar inseparabile atunci când se caută adevărul.

Faptul că zeci de ani, ca și în prezent, atenția cercetătorilor a fost și mai este dominată de elementele strict arheologice, precum și absența unei lucrări interdisciplinare mai active pe șantierele de acest gen au făcut și fac să se piardă timp irecuperabil în susținerea locului ocupat de cultura megalitică legată de cea mitologică din țara noastră, raportată la cultura europeană în special și universală în general. Numai astfel a fost posibil ca piatra, cu toată prioritatea ce o deține între materialele prelucrate și folosite de om din vremuri imemorabile și până în zilele noastre să fie lăsată în afara unei depline cunoașteri și recunoașteri a rolului ce l-a jucat, alături de lut, în viața culturală și spirituală a Traco-Geto-Dacilor.

Practicile de cult nu au putut rămâne numai în centrele sau locurile sacre. Cerințele spirituale colective, cât și individuale, au transpus starea impresionistă a credinței trăite la locurile sacre, în fiecare așezare, în fiecare vatră, în fiecare eu uman. Trăire reprezentată printr-un obiect specific. Un fapt de care ne despart milenii, dar atât de prezent și azi, ca și ieri, în fiecare din casele noastre printr-o candelă, icoană și alte obiecte ce pot simboliza și reprezenta o credință.

Aceasta ne conduce, în majoritatea cazurilor la interferența arheologiei cu mitologia, atunci când sunt îngropate sau atestate la suprafață vestigiile trecutului, unde ipotezele pot fi susținute cu probe materiale, obține din același timp și din același loc al existenței.

Cazul amuletelor «cap de om» din piatră din așezările arheologice pledează în acest sens. La acest moment numai o idee preconceptută și obsesivă din partea unora ar mai putea fi în măsură să declanșeze o campanie de denigrare și de respingere perpetuă, ajunsă până la paroxism, precum și de adâncire în beznă a unui lucru cu drept și cerințe de a fi scos la lumină.

În lucrările de istorie veche referitor la religia Geto-Dacilor, scrise de autori distinși, cercetători în istorie, istorie-arheologie, filologie etc., aproape totul începe și se sfârșește cu Zamolxis. Fără îndoială Zamolxis a fost o marcantă personalitate spirituală a lumii antice, depășind cu mult teritoriul vechii Dacii, patria sa. Dacă este adevărat că a existat un istoric Mnascas din Patrae, în secolul al III-lea a.C., și dacă este adevărat ceea ce ne-a transmis, cum că: «Geții adorau pe Saturn, pe care ei îl numesc Zamolxis», atunci este adevărat că a existat un mit al lui Saturn în vechea Dacie.

Nicolae Densușianu a scris cu privire la Zamolxis în *Dacia preistorică*.

Dar aceasta nu înainte de a păși pe urmele credinței primordiale. Este cunoscut că urmele credinței primordiale au fost nemijlocit legate de fenomenele naturii cu manifestări neînțelese, trăite într-o fază impresionistă, în mijlocul cărora s-a trezit omul. Fază perpetuu evolutivă prin nașterea miturilor de aceeași inspirație impresionistă a fenomenelor neînțelese, cu atributele supranaturale conferite fiecăruia în parte.

Pe parcursul acestor faze de diferențiere, focul, tunetul, fulgerul, apa, vegetația, ș.a.m.d. și-au găsit corespondenți divini și omul le-a conferit simbolul puterii oculte și așezarea în locurile sacre. În această fază s-a creat posibilitatea de comunicare și exprimare directă a simțămintelor umane de ajutor, mulțumire etc., prin ofrandele și jertfele aduse acestor protectori simbolici.

Saturn a fost un astfel de protector pentru locuitorii vechii Dacii. Întruchipat în stâncă printr-o imensă figură umană, veghind împerturbabil din acel impresionant loc al naturii, învăluit de regulă în nori, asupra celor ce l-au creat și adorat.

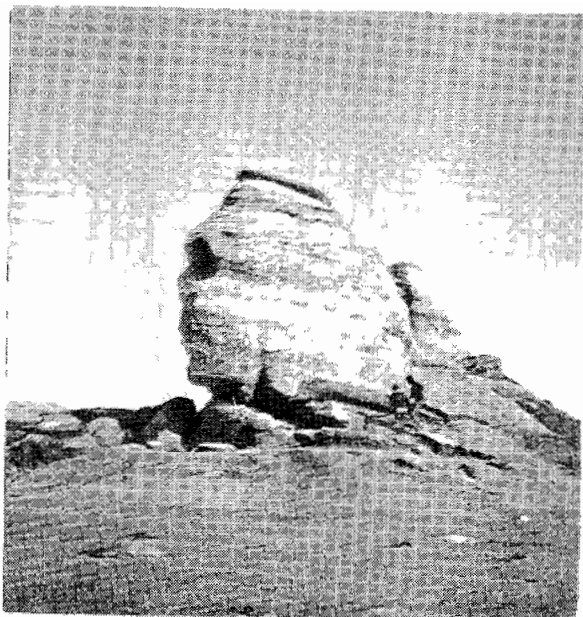
Nu s-a putut ajunge în fiecare zi la locul sacru și la figura Marelui Zeu. Pentru aceasta vor fi fost soroace anume. Credința în puterea magică și protectoare a Marelui Zeu nu putea lipsi însă din viața spirituală obișnuită, de zi cu zi, a fiecăruia dintre adoratorii săi. Cu atât mai mult din așezările acestora.

Acesta a fost sensul amuletelor «cap de om» din piatră, copii descoperite pe locul fostelor așezări, expresie a credinței strămoșilor noștri, ce ajută să descifrăm peste milenii semnificația și mesajul existenței lor.

DE LA IPOTEZĂ LA ADEVĂR DEMONSTRAT

În ultimii ani, în diverse publicații, mai mult sub forma reportajelor, a fost reluată, sub diferite aspecte, problema civilizației megalitice antropomorfe din Carpați. Opinia în acest sens este cât se poate de largă în ambele sensuri, de pro și contra, urmare a genului diferit de abordare a subiectului.

Au fost consemnate certitudini, aluzii, subînțelegeri etc. axate în principal pe natura acestor reprezentări antropomorfe dăltuite-n piatră, atât pe piscuri cât și-n văile munților.



Întrebarea care se pune este dacă acestea au apărut prin intervenția omului sau sunt forme date de efectele eroziunii de-a lungul timpului.

Astfel, de la prima notificare și interpretare scrisă a lui Nicolae Denșianu, în *Dacia preistorică*, cu privire la marele simulacru al lui Saturn sculptat într-o stâncă de pe vârful Omul din Carpați, cu tot ceea ce se relatează în legendele sale, se adeverește teoria existenței culturii megalitice antropomorfe pe pământul românesc.

O demonstrează prezența pietrelor nu mai mari de 5 - 10 cm înălțime, prelucrate astfel încât să reprezinte chipul uman, copii ale marelui simulacru, mai reușite sau mai stângace, după măiestria artizanului, ca și după caracteristicile de prelucrare a rocii din care acestea au fost realizate. Amulette găsite și adunate din diferite puncte arheologice cercetate prin periegeze. Natura pieselor existente atestă o prezență îndelungată de locuire în fostele așezări, în care piatra a lipsit cu desăvârșire ca material de construcție.

Datarea în timp și încadrarea în viața spirituală a locuitorilor fostelor așezări au fost făcute posibile de fragmentele de ceramică de factură dacică, probată după modul de prelucrare cu roata sau cu mâna, ca și după culoarea și compoziția pastei, caracteristică acestei ceramici.

Cronologic această este încadrată în secolele I a.C-I d.C. și IV-V d.C. Ceea ce este comun acestor chipuri de piatră și ne sugerează pe Marele Zeu și simulacrul acestuia de pe vârful Omul (Carpați - zonă și centru spiritual al antichității). Cunoscut la distanțe apreciabile, atestat prin prezența acestor

amulete în plină câmpie și în câmpia înaltă de pe actualul județ Timiș, dar și în afara acestuia, dovedește unitatea de mit și cea de reprezentare printr-un semn distinct, aplicat pe fiecare dintre aceste chipuri de piatră.

Elementul comun se sugerează fie printr-o teșitură, fie printr-o spărtură directă în creștetul craniului, ca și trepanația Marelui Zeu. O altă particularitate a acestora ar fi aceea că majoritatea sunt prelucrate asimetric, reprezentând numai o parte a feței. Acest stil de plastică ne conduce și la imaginea «Sfinxului» din Bucegi, realizat în același mod, Sfinxul însuși fiind o altă impresionantă întruchipare antropomorfă în stâncă.

Iată cât de îndepărtată în timp pe pământul vechii Dacii și cât de profundată poate fi ipoteza lui Nicolae Densușianu privind existența acestor reprezentări antropomorfe din Carpați, imortalizate în piatră. Viabilitatea lor persistă în timp și în momentul raportării noastre, dar există și o viabilitate a amuletelor «cap de om», tot din piatră, care ne duce cu gândul la bolovanii cu chip omenesc descoperiți în săpăturile stațiunii preistorice de la Gura Baciului de lângă municipiul Cuj-Napoca.

Locul atestă prezența unei populații necunoscute și o viețuire apreciată în urmă cu 6-7 milenii. Ea ne apare ca cea mai veche cultură neolitică din țara noastră.

Din studiul materialelor descoperite s-a putut emite ideea că acest grup uman ar fi provenit din regiunea Tesalia, migrând din sud spre nordul Peninsulei Balcanice. Această migrare are loc într-o fază timpurie și în drumul său ar fi putut lua contact cu influențele culturii de la Lepenski Vir, în regiunea Dunării, pe malul jugoslav.

Capetele de piatră pledează în acest sens, după N. Vlăssă. În acest exemplu, așezarea de la Gura Baciului își poate păstra doar importanța vechimii, comparativ cu cel al megalitilor antropomorfi din Carpați, la care, pe lângă vechime, intervine și corespondentul lor întruchipat prin amuletele de piatră descoperite pe o largă arie geografică în raport cu punctul convergent de difuzie a mitului (Omul din Carpați).

Larga răspândire a credinței ne dă și certitudinea culturii autohtone.

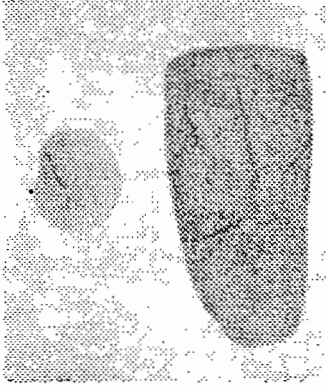
Din preocupările lui Simion Mehedinți (1909) cu privire la «Aplicarea antropogeografiei în sfera istoriei și a altor științe», reținem următoarea afirmație privind metodologia: «O singură asemănare poate fi o simplă întâmplare. Pentru a vedea însă dacă acel fenomen are însemnătate geografică potrivit metodei speciale a științei noastre, trebuie să cercetăm mai întâi care este întinderea în spațiu a acestui fenomen».

Suprapunerea elementelor de susținere a relații dintre amulete «capete de om» din piatră și megaliti antropomorfi solicită formularea unor întrebări-ipoteze. Astfel:

1. De ce din piatră, și nu din lemn, lut etc.?

Pe punctul culminant al Muntelui Omul se înalță o columnă uriașă, învăluită de regulă în nori, iar pe alt pisc din apropiere există și astăzi cel mai

A



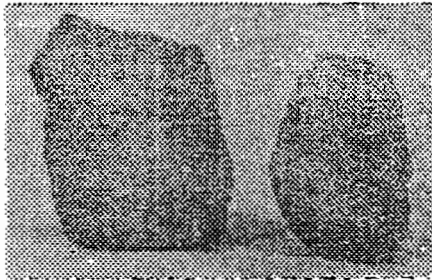
TIMIȘ

E



CARAȘ-SEVERIN

B



BIHOR

A B E - Piese din colecție pe arii geografice.

important simulacru al lumii preistorice, reprezentare umană sculptată în stâncă, de o mărime într-adevăr formidabilă³.

2. De ce numai capul?

Imaginile cele mai vechi ale divinității supreme reprezentau numai capul⁴.

3. De ce o spărtură în partea superioară a craniului?

O particularitate cu totul expresivă, ce o prezintă tipul cel mai arhaic al

Marelui Zeu din Dacia aparține simbolismului antic. Pe fruntea cea calmă și plină de inteligență a acestui Zeu se văd urmele naturale ori artificiale ce reprezintă o spargere a capului în partea superioară a craniului⁵.

4. De ce o răspândire așa de mare a acestui simbol totemic?

Istoricul Mnascas din Patrae din secolul al III-lea a.C., ne spune că Geții adorau pe Saturn, pe care ei îl numeau Zamolxis⁶. După Caelus sau Uran, Saturn a fost divinitatea cea mai adorată pe teritoriul Daciei până în timpul când armatele romane au introdus aici religia oficială a imperiului⁷.

Revenind la amuletele cap de om din piatră, adunate din punctele arheologice descoperite și cercetate prin periegeze, rezultă că acestea au făcut parte din inventarul acestor așezări, care sunt de tip izolat, de grup familial, tipul sălașelor din zilele noastre, oamenii fiind nemijlocit în mijlocul naturii, ca păstori și cultivatori.

Prin modul lor de viață, respectivele grupuri de populație și-au păstrat cosmogonia de reprezentări mitice patriarhale, fără de care prezența susținere nu ar fi fost posibilă. Cu totul alta a fost situația în așezările cetate. În dave, unde influențele din afară și starea materială superioară a locuitorilor a permis o reprezentare a divinităților pe vase din metale prețioase și alte materiale, s-a părăsit treptat vechile reprezentări mitice.

Și într-un caz și în celălalt se poate afirma că a existat un meșteșug și o artă distinctă a mitului. Se exclud sanctuarele, atât cele de la Grădiștea Muncelului, cât și cele de la Pecica etc. Ele sunt «monumente» ce atestă noile cerințe ale ceremonialului de cult, de oficiere a acestuia, odată cu trecerea puterilor oculte, deținute și întruchipate în viața arhaică, prin imaginea antropomorfă din piatră, în imaginea și prezența fizică a omului-zeu Zamolxis.

Aceasta este ipoteza pe care Nicolae Densușianu a intuit-o și argumentat-o în *Dacia preistorică*. Pios omagiu acestui semănător în glia țării și pe altarul culturii românești. Munca și credința în aceasta nu i-au fost zadarnice.

Megaliții antropomorfi din Carpați și rolul lor în viața spirituală a Traco-Geto-Dacilor din spațiul carpato-danubian nu mai constituie o enigmă. Am avut o cultură megalitică. Ea trebuie să fie recunoscută și cercetată ca atare.

NOTE

1. București, Institutul de Arte Grafice Carol Göbl, S-sor Ioan St. Raisidescu, 1913, C, XIX, 1152
2. Pârvan V., *Getica*, București, 1926.
3. N. Densușianu, *Dacia preistorică*, 1986, p. 177.
4. *Ibidem*, p. 183.
5. *Ibidem*, p. 180.
6. *Ibidem*, p. 169.
7. *Ibidem*, p. 183.

ISUS SAU IISUS?

I. Ionescu

În *Ortografie pentru toți* (București, 1990, p. 43), Mioara Avram afirmă că «numele proprii *Isac*, *Isus* se scriu cu un singur i inițial (nu *Iisus*). Numele *Isac*, ca și *Isaia*, *Israel*, *Isar* se scriu cu un singur i, dar *Isus* se scrie cu doi i, *Iisus*, fiindcă i inițial are valoare dublă fonetică. În Noul Testament de la Alba Iulia (Bălgrad), ca și în Biblia de la 1688, a lui Șerban Cantacuzino, numele este scris *Iisus*, atât *Iisus Hristos*, cât și *Iisus Navi* și *Iisus, fiul lui Sirah*. În cărțile uzuale bisericești numele are grafia *Iisus* și nu putem folosi o dublă grafie. De aceea se impune una singură: *Iisus*, care are o justificare etimologică.

Iisus, numele propriu al Fiului lui Dumnezeu, este redarea în limba greacă a cuvântului ebraic *Joshua* (Luca 2, 21), care înseamnă «Domnul este mântuirea» sau «Mântuitorul» (Isaia 61, 11; Matei 1, 20,21). În limba greacă, cuvântul *Iisus* derivă de la viitorul verbului *iáomai*, *iaino* (= a vindeca), viitor care în dialectul ionic are forma *iisomai* și care explică grafia *Iisus*, cu dublu i (ii). În limba latină, numele a fost transcris *Jesus*, fiindcă al doilea i este eta, redat în pronunția erasmică cu e în latină, transcris și în limbile neolatine: *Jésus* sau *Jesús*. În slavă, grecescul *Iisus* a fost transcris *Isus*, formă grafică folosită și în vechile noastre scrieri din slavonă, dar articulația noastră vocalică este latină și ne obligă la acordarea valorii duble a lui i inițial, adică *Iisus*. Creștinismul la Români s-a predicat în limba latină cu *Iesus* - *Iisus* (e-i).

În «România Liberă» din 26 aprilie 1990, p. 1, în rubrica «Semnal», Ion Stoica pune întrebarea: «Cum e corect să se scrie și să se rostească: Hristos, Christos, Cristos... Care este grafia corectă? Așteptăm răspunsuri și argumente».

Numele propriu *Iisus* este însoțit în Sfânta Scriptură de un titlu care se referă la misiunea divină și la slujirea Sa în lume, *Hristos*, cuvânt de origine grecească, echivalentul cuvântului ebraic *Messiah* (= Unsul lui Dumnezeu). Grecescul *hi* este transcris în limba latină *ch*, iar în limba română *ch* este redact c, așa cum avem din latinul *charta* (= scrisoare, carte). De aici deducem lămurirea grafică a cuvântului discutat: în limba greacă *Hristos*, grafie folosită și în Noul Testament din 1648 și în Biblia din 1688, precum și în scrierile noastre uzuale bisericești. În limba latină *Hristos* a fost rostit și transcris *Christus*, iar în limba română vorbită a ajuns *Cristos*, așa cum îl folosim în invocația *Cristos a înviat!* În transcrierea literară română s-a impus însă forma etimologică *Hristos: Iisus Hristos*.



J.C. Drăgan, Ș. Airinei,
GEOCLIMATE AND HISTORY,
Editrice Nagard, Roma, 1987, 354 pp, 108 fig.

Într-un domeniu de cercetare în care s-au făcut vizibili pași înainte în ultimele decenii și asupra căruia se manifestă atenția convergentă a unor oameni de știință de specialități diferite, a mai apărut un masiv volum, elaborat de un renumit geofizician român și de o personalitate cu multiple preocupări, printre care se remarcă și cele istorice. Beneficiind de o vastă posibilitate de documentare, pe baza celor mai serioase tratate publicate asupra problematicii abordate (cele ale lui M. Schwarzbach, M. Nairn, H. Lamb, J. Gribbin, A. Frakes, A. Berger, J. Skinner, R. Wigley, I. Budyko ș.a.) coautorii lucrării au realizat o sinteză densă și explicită, cu unele elemente de originalitate («calendarul heliometric precesional J.C.D.»).

Se aprofundează în acest volum, în mod deosebit, problemele factorilor determinanți ai oscilațiilor climatice (ciclicitatea emisiei radiante solare, modificările ciclice ale parametrilor orbitei terestre, evoluția compoziției chimice a atmosferei, deriva continentelor - consecință a tectonicii plăcilor, reducerea vitezei de rotație a Terei etc., cele ale metodologiei cercetării paleoclimatice (urmărirea lito-stratigrafică a diferitelor tipuri de depozite sedimentare, a tipurilor de faună și floră, acvatică și continentală, calculul raportului dintre izotopii naturali ai oxigenului ș.a.), ale prezentării concrete a stadiului actual de cunoaștere a evoluției climei Globului (cu detalii mai bogate pentru glaciațiile cuaternare), ale influenței oscilațiilor climatice asupra istoriei umane și ale impactului activităților economice contemporane asupra climei.

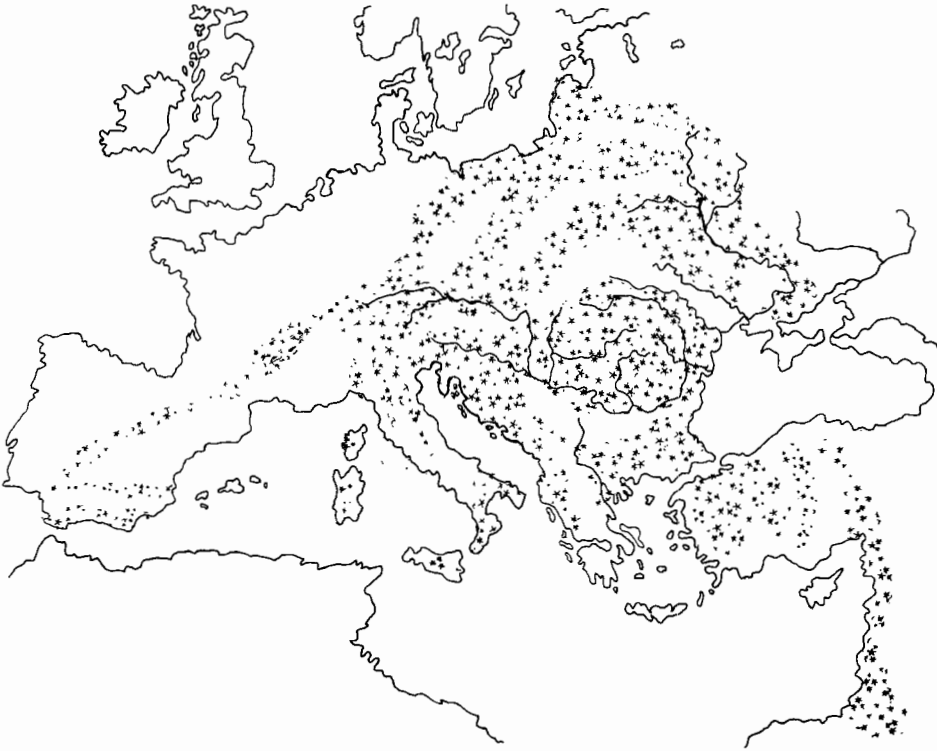
Un merit al autorilor este și acela de a face cunoscute pe plan internațional progresele cercetării paleoclimatice și ale arheologiei Paleoliticului din România, în special pe seama lucrărilor lui Marin Cărciumaru. În ceea ce privește o prognoză a evoluției climei, lucrarea este, normal, foarte precaută, subliniind totuși că o eventuală rezolvare poate fi căutată în cunoașterea mai profundă a schimbului de căldură dintre Oceanul Planetar și atmosferă, plecând de la ideea de bază că sistemul autoreglat litosferă-atmosferă-hidrosferă-criosferă, deși cu un input de energie cu variații mici, este totuși instabil datorită lipsei de constanță a subsistemelor.

Adresată unui public larg și ridicând semne de întrebare asupra unor probleme controversate, cartea lui J.C. Drăgan și a lui Ș. Airinei se parcurge cu interes și ar câștiga mult dacă ar fi făcută accesibilă și publicului din țara noastră.

L. Ionesi și A. Ungureanu

(Din *Analele Științifice ale Universității Al.I. Cuza din Iași*, tom XXXV, 1989, p. 98).

SPAȚIUL TRĂCIC



«Tracii sunt neamul cel mai numeros și mai răspândit din lume, după cel al Indienilor» (Herodot)

CUPRINSUL

Alexandre Fol, <i>Thracés et Pélasges dans la Méditerranée</i>	1
Gabriel Iliesco, <i>Les Getes et les Hittites en contexte indo-européen</i>	8
Ioan Bugilan, <i>Megaliți cu reprezentări antropomorfe în Carpați</i>	15
I. Ionescu, <i>Isus sau Iisus?</i>	22
L. Ionesi și A. Ungureanu, <i>J.C. Drăgan, Ș. Airinei, Geoclimate and History, Ed. Nagard, Roma, 1987</i>	23